

C. D. L.

R

SILENCES, FAITS ET IDÉOLOGIE DANS L'HISTOIRE DU MOZAMBIQUE \*

par Jacques Depelchin (Universidade E. Mondlane -Centro de Estudos Africanos, Maputo)

Introduction: le contexte politique actuel de la production de l'histoire de l'Afrique

En Afrique aujourd'hui, tous les regards sont concentrés sur l'Afrique Australe parce que c'est là qu'est en train de se jouer le futur de millions d'hommes. Pour les pays qui sont les voisins de l'Afrique du Sud, ce futur en danger est celui des déshérités, celui des travailleurs migrants, celui des habitants de ces immenses villes prisons que l'on appelle pudiquement bantoustans. Mais les dirigeants du régime de l'Apartheid et leurs alliés Européens et Américains considèrent que c'est leur propre futur à eux qui est en danger. Il s'agit d'un antagonisme entre deux conceptions de ce futur, deux conceptions qui sont, quelque soit la forme qu'elles soient abordées, irréconciliables. Ces conceptions du futur sont en fait des conceptions du pouvoir: d'un côté la démocratie d'une minorité raciale et de l'autre une tentative de construire dans un contexte de guerre un pouvoir populaire. D'un côté l'Afrique du Sud et de l'autre les pays de la ligne de front parmi lesquels la République Populaire du Mozambique, l'ANC et la SWAPO.

Nous aimerions dans la présente communication rappeler que en fin de compte le pouvoir - le respect du pouvoir passe par le respect de l'histoire. D'une certaine façon l'on continue à voir aujourd'hui en ce qui concerne l'Afrique en général et le Mozambique en particulier le même type de propagande qui cherche à faire de l'histoire table rase.

\* Ce texte doit énormément aux commentaires et discussions avec A. de Bragança, S. Littlejohn, Y. Adam et J. Head, tous collègues du C.E.A.

Ceci a commencé comme l'a fait remarquer subtilement un chercheur Noir Américain quand l'Afrique a commencé à être appelé Nègre. (1) Le terme Nègre était pire qu'une négation de l'existence historique de l'Africain, c'était aussi une négation géographique et enfin de compte une négation physique. Ce n'est pas par hasard qu'un des meilleurs romans de la littérature Afro-Américaine soit l'Homme invisible de Ralph Allison.

Durant la grande entreprise qui devait enrichir les capitalistes Européens, on appelait les chasseurs trafiquants d'esclaves des négriers. Aujourd'hui l'esclavage a disparu, mais l'on peut se demander si les négriers ont disparu. Et ce, malgré le fait que les luttes pour les indépendances politiques aient fini par réimposer l'Africain, introduisant par là un nouveau type de négrier: l'Africaniste, les "spécialistes académiques" de l'Afrique.

Ce n'est pas par goût de la formule fracassante que ces mots sont utilisés, mais parce que les tendances dominantes de la dissémination et problématiques de recherche sont celles qui refusent d'aborder l'Afrique ou les pays Africains comme des pays ayant acquis leur souveraineté et par contre exigeant le respect de cette souveraineté. Le cas le plus flagrant est précisément celui du Mozambique, dont l'historiographie post-indépendante est déjà marquée du sceau de l'anathème précisément parce que le Mozambique ne se conforme pas aux idées reçues ou aux idéologies dominantes.

La RPM a conquis son indépendance le 25 Juin 1975. Cette indépendance fut le fruit de plus de 10 longues années d'une lutte armée où furent forgées, non seulement les bases d'une nouvelle société libérée de l'exploitation de l'homme par l'homme, mais aussi, et ceci est fondamental, les instruments d'analyse et de transformation de la société Mozambicaine en fonction de cet objectif central de la libération de l'homme par l'homme, objectif que l'on retrouve stipulé dans les statuts de fondation du FRELIMO (2).

C'est probablement en grande partie à cause de la simplicité cet objectif de la sobriété de l'expression que ~~le~~ FRELIMO est parvenu à affronter ses crises et ses contradictions d'une manière créatrice, sans trop s'embarrasser des dogmes ou des recettes existentes. (3)

Parmis, les travaux parus, en dehors du Mozambique, il est possible de discerner deux grandes tendances: ceux favorables et ceux hostiles au FRELIMO (4). Ce critère de distinction peut paraître arbitraire, mais on verra plus loin qu'il n'est pas possible d'y échapper à cause des prises de position ouvertes de la part des auteurs eux-mêmes.

Paradoxalement, ces prises de position sont plus alimentées par des polémiques de droite et de gauche que par le souci de centrer ces analyses sur les luttes du peuple Mozambique et montrer comment ces luttes contribuèrent et continuent à contribuer à la libération de l'Afrique Australe.

Ces tendances de l'historiographie Mozambique ne sont pas originales. Déjà en 1971, B. Davidson avait attiré l'attention sur ce genre de phénomène dans un article intitulé L'Afrique Recolonisée. B. Davidson y montre comment après l'enthousiasme des indépendances on constate que les forces qui avaient soulevé tant d'espoir d'une libération totale du continent avaient été écrasées et presque totalement réduits au silence. Après avoir brossé un tableau de la situation B. Davidson propose de tirer les leçons de cette période de l'histoire du continent:

Ce qui doit se produire, très clairement c'est une révolution Africaine. Dire ceci c'est affirmer une évidence. Ou les Africains poursuivent leur chemin avec des systèmes et des structures qui ne peuvent (vovez n'importe quelle partie d'Afrique aujourd'hui) leur apporter une amélioration de leurs conditions ~~de vie~~, de leur pouvoir social, dans l'unité d'action et d'intention, ou ils doivent abandonner ces structures pour d'autres qui sont meilleurs.

Où ils restent les victimes d'un système mondial élaboré sans eux (ou plutôt avec eux comme victimes), ou ils doivent se lancer dans ces gigantesques ajustements au monde moderne seul moyen de garantir leur expansion socio-économique, une égalité internationale et le respect de leur pouvoir. (5)

Et à la fin de son article, après avoir fait référence aux luttes armées qui faisaient rage alors dans les anciennes colonies Portugaises, il décrit la période qui s'annonçait alors:

Nous sommes, donc, au seuil de bouleversements, de plus des bouleversements. Et pourtant si cette analyse avait quelque valeur il devrait être possible de distinguer entre les bouleversements utiles et inutiles. Historiquement, l'Afrique est en train d'entrer maintenant au milieu d'un courant d'auto-transformation qui sera long, difficile, mais nécessaire. Les bouleversements utiles seront eux qui feront aboutir cette auto-transformation, les inutiles seront ceux qui tenteront de s'y opposer. (6)

Les forces qui cherches à entraver la continuation du processus mis en route par les luttes de libération sont essentiellement le régime au pouvoir en Afrique du Sud avec l'appui sans équivoque des puissances accidentales. Dans le cas de la République Populaire du Mozambique, les entreprises de déstabilisation se sont faites depuis 1977 par le biais d'un groupe fantoche - le mouvement national de résistance - mis sur pied et financé par le gouvernement de l'Afrique du Sud. Les actions préférées de ce groupe de bandits armés sont le terrorisme contre la population civile: assassinats, mutilations corporelles, destruction ou tentatives de destruction d'objectifs économiques.

De l'autre côté du continent, sur la côté Atlantique, l'Afrique du Sud poursuit son occupation illégale de la Namibie qu'elle est train d'étendre maintenant au Sud de l'Angola à coup de bombardements intensifs, le tout au nom de la défense du monde libre, le tout sans que l'on assiste dans les pays accidentaux à la moindre protestation.

Il est difficile de ne pas conclure qu'à l'aune de l'histoire la vie d'un noir d'Afrique Australe ne vaut toujours pas la vie d'un Polonais. Serait-il qu'il faudra attendre que l'on ait un pape ~~Sud~~ Africain noir pour voir les médias et les gouvernements de l'occident mettre sur pied un spectacle télévisé sur le thème de "laisser l'Afrique Australe être l'Afrique Australe?".

Le racisme colonialiste Occidental est encore d'une virulence telle que les organes d'information des anciens colonisateurs ne peuvent envisager de salut pour ses anciennes colonies qu'à travers une perpétuation des anciens rapports et ne peuvent concevoir que leurs anciennes colonies puissent se forger une indépendance sans être le client des puissances hégémoniques. La situation des pays Africains qui tentent de se lancer dans une transformations révolutionnaires de leurs sociétés vivent sous la menace de se voir traiter par les pays ~~impérialistes~~ comme furent traiter successivement Cuba, le Chili et le Vietnam.

Comme toujours dans l'histoire du continent Africain, la situation concrète politique, les agressions militaires d'un régime "civilisé" et raciste sont plus facilement acceptables grâce aux moyens d'information qui vont des journaux à sensation aux revue spécialisées; qui vont des informateurs soudoyés aux professionnels, en apparence plus objectifs, qui doivent être les historiens universitaires surtout si ceux-ci font passer leur camelote sous les dehors trompeurs d'une recherche regoureuse. L'objectif central de cette communication est précisément de dénoncer ce genre de travail académique qui, sous les apparences innocentes de l'objectivité académique, véhicule en fait une pratique de l'histoire digne des nostalgiques de la colonisation.

Aujourd'hui, il est difficile de rencontrer des historiens qui se respectent qui oseraient affirmer tout haut ce que les colonisateurs tonitruaient à tort et à travers à savoir qu'il n'y avait guère d'histoire Africaine digne d'intérêt. Ceci n'étant plus possible, l'on assiste à un autre phénomène qui est celui de la production d'ouvrages d'histoire sur l'Afrique dont le contenu distille et reproduit exactement cette négation. Le style du message a changé, mais la substance est restée la même.

Utilisation sélective des données dans l'histoire du Mozambique

Le livre de Leroy Vail et Landeg White (par la suite dans le texte VW) a déjà été salué dans le respectable Journal of African History comme une contribution non seulement à l'histoire du Mozambique, mais aussi à l'histoire de l'Afrique. (7) Ceci veut dire que les lecteurs sont redevables aux auteurs pour avoir fait avancer nos connaissances non seulement en terme de connaissances factuelles mais aussi en terme de connaissances méthodologiques. Le livre a aussi été salué comme un modèle exemplaire d'utilisation des sources. Ainsi, ~~les~~ auteurs auraient selon ce critique satisfait aux critères d'excellence qui décident de l'acceptation ou non de ce type d'ouvrage par l'aéropage des pairs. Ce qui suit tente de démontrer que, contrairement aux affirmations ci-dessus, l'ouvrage en question est loin de satisfaire aux ~~canons~~ de la profession et qu'il se rapproche beaucoup plus et qu'il ressemble beaucoup plus à une version académisée d'un ouvrage de propagande de la droite Portugaise nostalgique d'un passé qu'ils s'essaient de ressusciter par tous les moyens. Ce qui a semblé à la critique comme un ensemble impressionnant de sources fait un peu pensé aux tonnes de chromes que l'industrie automobile des années 50 utilisait pour vendre ses voitures. Il semble qu'après de certains acheteurs (l'histoire académique est, après tout, devenue une marchandise) les auteurs aient réussi ~~leur~~ opération de vente.

Cependant, en ce qui concerne l'Afrique en général, et le Mozambique, un particulier, le temps n'est plus où, en échange d'une pacotille sans valeur nos nouveaux négriers certains historiens africanistes peuvent impunément s'emparer d'une histoire que le coût, en sang versé, a rendu inestimable, et donc invendable.

Il n'est pas question ici d'analyser en profondeur l'ouvrage de VW. Ne seront abordées que les questions se référant à la problématique adoptée par les deux auteurs et les implications méthodologiques et idéologiques découlant de celles-ci.

Une des thèses centrales de l'ouvrage et qui a déjà suscité certains doutes est celle qui vise à présenter le code du travail de 1930 introduit par Salazar comme un code "libéral":

Il serait erroné de voir le code du travail de 1930... comme un document élaboré uniquement pour des raisons cosmétiques. (8)

Il est difficile pour les lecteurs de ne pas noter la préoccupation des auteurs de faire apparaître Salazar et son régime sous des apparences positives alors que toute l'histoire du Portugal, de la monarchie à la république et à l'Estado Novo s'est traduite dans les colonies par un processus de rationalisation toujours plus efficace de la répression et de l'exploitation économique. Complémentairement à cette Thèse, les auteurs soutiennent que les grandes compagnies, et en particulier la Sena Sugar Estates, avaient tendance à mieux traiter leurs travailleurs que l'Etat colonial. (9)

Voulant insister sur la différence de traitement entre la SSE et l'Etat, les auteurs écrivent à la page 347:

La compagnie offrait un certain degré de protection contre le nouveau régime, même si son acceptation de la politique néo-mercantiliste était la cause réelle de tant de souffrance. Il y avait (en italique dans le texte) moins de mauvais traitement dans la zone contrôlée par la compagnie, surtout après 1943, quand la Sena Sugar essaya d'encourager le recrutement de volontaires locaux: les abus qui continuaient, dans les champs de coton, étaient attribués à l'administration. La compagnie payait (autre italique des auteurs) ses employés honnêtement. (10)

Au sujet de cet argument il y a au moins quatre remarques à faire:

En premier lieu, la distinction faite par les auteurs laisse à penser qu'effectivement l'Etat et la Sena Sugar Estates opéraient en vue d'objectifs antagoniques alors que l'articulation entre les deux était une nécessité pour l'un et pour l'autre. En deuxième lieu, l'argument n'est pas sans rappeler méthodologiquement et idéologiquement l'opologie faite par des historiens Nord Américains quand ils essayèrent de prouver que les esclaves importés en Amérique du Nord étaient mieux traités que ceux des Antilles ou du Brazil. (11)

En 3 ième lieu, cette argumentation qui cherche à disséquer le colonialisme en institutions comparables, est une manière subtile de faire l'apologie d'un système dont les caractéristiques fondamentales étaient et ne pouvaient qu'être l'oppression, la répression et l'exploitation. L'on retrouve ici le même type de raisonnement que celui des grandes entreprises multinationales opérant en Afrique du Sud et qui se défendent d'être des défenseurs du régime de l'Apartheid tout simplement parce qu'elles traitent mieux leurs ouvriers. Or, au Mozambique comme en Afrique du Sud et en Namibie, les grandes compagnies ont profité énormément du système politique en place et ce serait donner une fausse idée du colonialisme et du régime de l'Apartheid si l'on essayait de prétendre que les classes qui tirent profit du système et continuent de profiter du type de pouvoir en place livrent le même, combat que les représentants des classes qui, au long de l'histoire payé de leur vie et continuent de payer de leur vie leur combat contre ces systèmes d'exploitation.

Finalement, il n'y a pas de meilleure réfutation à toute cette thèse des auteurs que le chapitre 4 du livre d'E. Mondane, Lutter pour le Mozambique, où on trouve non seulement une analyse rigoureuse de l'économie coloniale au Mozambique, mais aussi une interview d'un travailleur de la région étudiée par les auteurs, et qui donne une toute autre idée des rapports entre l'état et une des compagnies privées (Sociedade de Chà Oriental de Milange):

Le gouvernement venait et nous arrêtaient dans nos villages et nous envoyait à la compagnie; c'est-à-dire que la compagnie payait l'administration ou le gouvernement, et le gouvernement nous arrêtaient et nous envoyait à la compagnie... Le peu que nous avions à manger venait de ce que nos mères pouvaient cultiver. Nous n'avions ni sucre ni thé -- nous cultivions le thé, mais nous ne connaissions pas son goût. Le thé n'entraît jamais nos maisons. (12)

Ce non-sens du bon traitement des opprimés et des exploités par les oppresseurs et les exploités n'est pas nouveau; on le retrouve à d'autres moments de l'historiographie Africaine. On trouve par exemple des auteurs, lors de l'abolition de l'esclavage, qui cherchèrent

à retarder cette abolition en basant leur argumentation sur le fait que certains esclaves ne tenaient pas à se libérer de leurs maîtres. (13) Un peu plus tard, quand s'effectua cette autre transition historique de l'Afrique colonisée à l'Afrique indépendante, l'on retrouva cette même idéologie qui cherchait à faire accrédi-ter que l'Africain s'accommodait en fait très bien du Système Colonial. Au Mozambique, ceci se vit très bien à partir des années 1960, quand le pouvoir colonisateur s'efforça de préparer une couche de noirs prêts à se considérer comme Portugais à part entière.

Parler du paternalisme de la Sena Sugar Estates (SSE) est une autre manière de disséminer, sous une forme déguisée, le mythe de l'Africain qui survit chichement et qui se contente de très peu. (14) Un fait qui est d'ailleurs bien, mais incomplètement illustré par les auteurs au moyen de photos qui contrastent les conditions de grand confort des dirigeants de la compagnie et les conditions misérables dont devaient se contenter les ouvriers. (15) Cependant, il aurait été plus correct de montrer les photos des propriétés anglaises, châteaux et écuries, acquises sur le dos des travailleurs de la SSE. (16)

#### Paternalisme colonial: un non-sens

Puisque les auteurs font appel à Mannoni pour renforcer leur argument du paternalisme, il vaut la peine de s'y arrêter et de montrer que, si Mannoni apporte de l'eau au moulin de VW, d'autres auteurs comme E. Mondlane, F. Fanon et A. Memmi, offrent une interprétation opposée qui aurait méritée au moins une mention si pas une discussion pour expliquer pourquoi la thèse de Mannoni est préférée. Le passage de Mannoni cité par les auteurs se réfère aux Malgaches qui étaient prêts à "traiter de pères et mères des administrateurs et des gouverneurs qui n'étaient pas toujours dignes de cet honneur." (18)

O. Mannoni, psychiatre de profession avait tenté de

prouver, par la psychiatrie et faisant abstraction de l'histoire de la colonisation l'origine des comportements apathiques et de dépendance des Malgaches (en particulier suite à la répression sanglante de 1947). C'est cette abstraction de l'histoire qui permet à Mannoni de défendre une thèse qui, en termes psychiatriques paraît logique et même convaincante. Elle paraît avoir séduit VW parce qu'elle est identique à leur procédure: élaguer arbitrairement les faits ou les contextes historiques qui pourraient faire chanceler leur argumentation.

En outre, il suffit de lire la critique que Fanon fit de Mannoni pour comprendre pourquoi les auteurs n'auraient pas eu intérêt à y faire référence. Non seulement elle démolit complètement la thèse de la dépendance des peuples colonisés, mais aussi l'idée selon laquelle il est possible de distinguer entre l'oppression coloniale et celle des compagnies:

Avant d'aborder les conclusions de Mannoni dans le détail, j'aimerais clarifier ma position. Une fois pour toutes, je pars du principe suivant: une société donnée est raciste ou ne l'est pas. Tant que nous n'aurons pas toutes les données, il ne sera pas possible de traiter un grand nombre de problèmes. Dès lors, des déclarations du genre, par exemple, que le nord de la France est plus raciste que le Sud, que le racisme est le résultat des sous-fifres et n'implique donc pas la classe dirigeante, que la France est un des pays les moins racistes du monde, ne peut être que le produit de gens incapables de penser. (19)

Dans son fameux texte, Portrait du colonisé précédé du portrait du colonisateur, A. Memmi a très bien montré comment le colonisateur s'arrangeait toujours pour faire commencer l'histoire de manière à prouver que la dépendance de son colonisé est un fait atavique et non le résultat du processus brutal mis en route par le colonisateur. Bien qu'il ne le mentionne pas, il est fort probable que Memmi avait en tête Mannoni quand il écrivit les lignes suivantes:

En outre, puisque la servitude fait partie de la nature du colonisé, et la domination du sien (colonisateur), il n'y aura pas de dénouement. Aux plaisirs de la vertu récompensée il ajoute la nécessité des lois naturelles. La colonisation est éternelle, et il peut envisager le futur sans aucun souci.

Après, tout serait possible et prendrait une nouvelle signification. Le colonialiste pourrait se détendre, et mener une vie bénévole et munificente. Le colonisé ne pourrait que lui être reconnaissant d'adoucir tout ce qui lui tombe dessus. C'est ici que l'étonnante attitude mentale dite paternaliste intervient. Un paternaliste est quelqu'un qui veut étendre le racisme et l'inégalité le plus loin possible --une fois admis. C'est si vous le voulez, du racisme charitable-- qui n'est pas pour autant moins adroit et moins profitable. Car le paternalisme le plus généreux se révolte dès que le colonisé exige, par exemple, ses droits syndicaux. Quand il augmente son salaire, quand sa femme s'occupe du colonisé, ce sont des cadeaux et non des devoirs. Effectivement s'il lui arrivait de reconnaître ces droits, il devrait admettre que le colonisé ait des droits. Mais il est évident, de tout ce qui a été dit plus haut, qu'il n'a pas de devoirs et que le colonisé n'a pas de droits. (20)

Mais encore une fois, pourquoi chercher midi à quatorze heures, la réfutation la plus claire et la plus incisive du prétendu paternalisme Portugais vis-à-vis des Mozambicains se trouve encore une fois dans l'ouvrage de E. Mondlane que les auteurs citent mais ne semblent pas avoir lu. Les chapitres 2 et 3 ne laissent aucune équivoque sur la nature du Système colonial Portugais. Le paternalisme est un euphémisme. Comme le disait très bien le premier président du FRELIMO, se basant sur un texte d'un des architectes du colonialisme Portugais, Antonio Enes, la question de l'égalité ne pouvait être soulevé qu'à partir du moment où les indigènes s'efforçaient d'adopter toutes les habitudes des Portugais. (21)

Les auteurs acceptent la thèse de Mannoni avec toutes les implications que cette thèse comporte. Dans sa critique Fanon montra clairement comment Mannoni finit en fait

par propager une thèse qui n'est ni plus ni moins qu'une défense du régime promu par les Botha et c°. Ainsi, par exemple, ils sont capables, dans un même paragraphe, de disserter sur les brutalités de la Compagnie de Lugela et de l'Etat, et d'expliquer comment ces pratiques répressives avaient provoqué une émigration massive, tout en concluant que ces compagnies étaient vues comme des protectrices des victimes de la répression (p. 340). Il est vrai qu'un peu plus loin les auteurs, préoccupés peut-être par cette apparente contradiction reviennent à la charge en présentant un cas où le traitement différent des compagnies et de l'Etat est souligné et accompagné du commentaire suivant:

Il faut souligner, cependant, que cette attitude (de considérer la compagnie comme protectrice, J.D.) n'était pas idiote ou, comme le voudrait le jargon, (sic) l'expression d'une fausse conscience. Dans les limites très étroites des options disponibles les Sena faisaient en fait un choix rationnel et émettaient une opinion raisonnable. La compagnie offrait quelque degré de protection contre le régime, bien que son accommodation à la nouvelle politique néo-mercantiliste était la cause réelle de tant de souffrances. (22)

A lire ce passage, on ne peut s'empêcher de penser à Aimé Césaire écrivant dans son Cahier d'un retour au pays natal:

C'est comme le vieux proverbe:  
battez un nègre et vous le nourrissez

ou encore

En effet, l'homme blanc est un grand guerrier  
hosannah au maître, le châteleur de nègres!  
Victoire! Victoire! je dis que les vaincus sont  
heureux. (23)

Mais tout ceci ne serait pas bien grave si malgré leurs prétentions de faire oeuvre de pionnier et d'avoir puisé dans un éventail impressionnant de sources, (24) l'on ne constatait que en ce qui concerne les compagnies, les prazos, les ouvriers, et l'appareil étatique, les auteurs n'avaient constamment opéré à une utilisation arbitrairement sélective des sources existantes.

Les Compagnies au Mozambique

En ce qui concerne les compagnies et LA compagnie de nos auteurs (Sena Sugar Estates, SSE), il y a un type de documentation qui brille par son absence dans cet ouvrage: il s'agit des données statistiques des profits et des dividendes annuels des sociétés. Les lecteurs ne peuvent se faire aucune idée du rendement des capitaux investis, des augmentations ou réductions de capital, de l'évolution financière des sociétés. Comme les auteurs ne soulèvent pas ce genre de questions ils peuvent se permettre de discuter comparativement l'appareil étatique colonial et les grandes compagnies héritières des prazos. Comparer le traitement des travailleurs de l'Etat (surtout dans les projets d'infrastructure) et ceux des compagnies peut paraître un exercice légitime et même instructif, mais finalement mystificateur car les deux institutions comparées tiraient leur raison d'être de rapports différents --dans le cas de l'Etat rapports de domination et dans le cas des compagnies, rapports d'exploitation-- tout en collaborant étroitement au maintien du même système d'oppression étatique dans la mesure où cette collaboration ne causait pas de préjudice à la société. En fait, sur base d'une analyse des rapports du travail et du capital on peut arriver à une conclusion inverse des auteurs.

Le travail d'une autre chercheuse, J. Head, couvrant la même région et les mêmes thèmes aboutit à des conclusions opposées à celles de VW. Par exemple, elle démontre comment la SSE intensifia l'exploitation de la main-d'oeuvre en augmentant les tâches à accomplir. Par exemple, entre 1930 et 1952, le tonnage de cannes coupées exigé par homme passe de 3 tonnes à 4 tonnes. (25) Dans le même chapitre elle montre aussi que malgré la loi de 9 heures de travail par jour, les ouvriers travaillaient régulièrement de 6 heures du matin jusqu'à 4.45 heures de l'après-midi. Malgré la stipulation d'un arrêt de travail entre onze heures du matin et une heure de l'après-midi, une inspection gouvernementale révélait que les hommes travaillaient

parfois huit heures sans interruption et sans rien avoir à se mettre sous la dent. (26) Ayant inspecter la SSE un fonctionnaire du gouvernement faisait ce jugement:

En toute objectivité, bien qu'animé de bonnes intentions vis-à-vis de la firme, il n'y a aucun doute que l'impression laissée par cette visite d'inspection est franchement mauvaise et pénible. Nous ne pouvons que conclure que le travailleur indigène est considéré comme une simple pièce, froide et inanimée d'une machine. Une pièce qui est huilée, une machine qui est alimentée avec bien sûr l'unique préoccupation qu'elle produise le rendement qui est attendu d'elle, et qui est substituée avec une indifférence sans pitié dès qu'elle s'avère usée et inutile. (27)

En ce qui concerne la nourriture des ouvriers, le tableau fourni par J. Head montre en fait à l'inverse de l'argument des auteurs: c'est la SSE qui pressait le citron jusqu'à épuisement total de l'ouvrier, celui-ci pouvant être remplacé de toutes façons au bout de 6 mois. Les rations de nourriture fournies par la SSE étaient déficientes en éléments nutritifs vitaux pour la reproduction de l'énergie des ouvriers. La qualité de la ration pouvait être améliorée par un travail excédentaire cyniquement encouragé par un système de boni. Quand le gouvernement cherchait à imposer l'application de ses lois sur le travail, les officiels de la SSE brandissaient la menace de réduire la production, un argument qui avait son poids vu la politique coloniale qui cherchait à subventionner l'industrie métropolitaine du sucre en exigeant la vente de la production à Lisbonne et au prix fixé par le gouvernement. (28)

En d'autres termes, il ne s'agit pas seulement d'une utilisation arbitrairement sélective de la documentation. Les données de J. Head recourent souvent celles de VW, mais les conclusions sont diamétralement opposées, ces derniers cherchant essentiellement à se présenter en défenseurs d'un régime dont les méthodes de répression rappellent l'esclavage et le nazisme. (28-a)

Compte tenu de ce que l'on a pu observer dans d'autres colonies (29) l'on peut affirmer qu'une analyse, même superficielle des données relatives aux profits et aux rendements de capitaux aurait pu permettre de comprendre pourquoi il est difficile d'accepter la thèse du paternalisme des compagnies vis-à-vis des ouvriers. Dans tous les systèmes coloniaux, l'objectif des sociétés privées était d'accumuler des profits, préserver, dans la mesure du possible, les conditions de monopole. Et c'est la réussite de cette stratégie, exécutée en étroite collaboration avec l'appareil étatique, qui devait permettre à ces gigantesques sangsues de constamment ajourner les investissements pouvant augmenter la productivité de la main-d'oeuvre.

Quant à une des sources qui est constamment utilisée, en l'occurrence la biographie (par sa fille) du magnat-fondateur de la SSE --J.B. Hornung-- il est difficile de saisir le recours intense qu'en ont fait les auteurs. Et ce, d'autant plus que la fille de Hornung avertit ses lecteurs sur la fiabilité de sa documentation:

Malheureusement il n'y a pas de base pour une sérieuse biographie, étant donné qu'il existe peu de documents... Les souvenirs qui suivent ne sont qu'un pauvre substitut; étant donné les circonstances, ceci est mieux que rien. (30)

On aurait aimé de la part des utilisateurs de cette bio-hagiographie la même candeur, la même honnêteté intellectuelle, et un avertissement similaire.

### Les 'Prazos' et l'historiographie de la vallée du Zambèze

Dans tout l'ouvrage le système des 'prazos' est utilisé comme un point de référence, comme un monde idéal auquel aspirent --à travers leurs chants surtout-- les paysans et les travailleurs des plantations de la vallée du Zambèze. Cette idéalisation du monde des "prazos" est à rechercher, en très grande partie, dans l'ouvrage de M.D.D. Newitt, Portuguese Settlement on the Zambesi (Longman, 1973). Pour VW, M.D.D. Newitt "is the most authoritative writer on

Zambezián history". (31) Ils n'expliquent guère ce choix et leur silence sur les travaux de A. Lobato, d'A. Isaacman, de C. Serra et de Papagno. (32)

Les "prazos" ont été décrit par Newitt comme une institution médiévale Portugaise transposée presque telle qu'elle dans la vallée du Zambèze et utilisée par la suite pour permettre une occupation militaire, politique et économique des territoires conquis. Les frais de cette occupation étant à charge des propriétaires qui obtenaient des territoires pour un délai ('prazo') de 30 ans (renouvelable) en échange d'une rente à payer à la monarchie Portugaise. "Ces 'prazos' n'étaient pas tant des territoires juridictionnels où ils opéraient comme des chefs et des seigneurs." (33) En fait, compte tenu des objectifs des Portugais, on pourrait avancer que ces 'prazos' ont joué au Mozambique le rôle des compagnies concessionnaires que l'on ne retrouve formellement dans les autres colonies qu'à la fin du 19ème siècle.

En termes d'analyse, VW offrent aux lecteurs une copie conforme à celle de M.D.D. Newitt. Pour s'en rendre compte il suffit de lire les deux derniers chapitres du livre de Newitt. On y retrouve les prémisses chères à VW à savoir le meilleur traitement que les Africains rencontrent dans les territoires contrôlés par les 'prazeiros' en comparaison avec celui qu'ils rencontraient dans les régions périphériques. Ainsi, pour VW, les grandes compagnies héritières des 'prazos', continuèrent à jouer ce rôle de protectrices de ceux-là mêmes qu'elles opprimaient et exploitaient. Les données qui sont avancées pour confirmer cette thèse sont des chansons (surtout) et quelques interviews de paysans. Tout ceci pourrait être convaincant si la méfiance des ~~lecteurs~~ n'avait déjà été soulevé par une utilisation arbitrairement sélective des documents. Pratique soutenue, comme on le verra sous peu, par une option idéologique.

La nostalgie du monde des 'prazos', du 'praziro' protecteur qui nous est présentée dans les chansons est peu persuasif pour au moins deux raisons principales.

La première tient à l'utilisation presque exclusive qui est faite des chansons pour étayer cet argument et ce, sans aucune critique méthodologique de ce type de document. Pour les auteurs "l'aspect le plus extraordinaire de ces chansons-drames... est l'appel qui est fait à Paiva, la compagnie comme patron et protecteur." (34) Or, il existe toute une littérature critique concernant l'utilisation de ce genre de documents. L'historiographie de l'esclavage aux Etats-Unis contient des ouvrages qui ont aussi eu recours aux chansons pour démontrer la "résignation" et la "joie insouciance" des esclaves. En d'autres termes, ce n'est pas le caractère protestataire des chansons comme les Negro Spirituals qui a le plus intéressé les spécialistes. (35) Dans leur chapitre huit, ils renforcent cette prise de position en soutenant que l'élément d'obscénité dans les chansons est sans portée politique. C'est là une opinion qui est certainement loin d'être unanime, et elle n'est pas partagée par des auteurs comme Richard Wright, Amimu Baraka (Leroi Jones) et Rap Brown qui, aux Etats-Unis, se sont penchés sur la même question et en tirèrent des conclusions contraires. (36)

Plus grave encore est l'affirmation, à peine voilée, que les Africains ont été des comparses actifs et conscients d'un système qui, objectivement les opprimait. Pour Newitt, comme pour VW le 'prazo' était un système paternaliste qui protégeait ses occupants. Même en acceptant que les 'prazos' présentaient des apparences protectrices, un historien peut difficilement perdre de vue que ce qui est apparu à Newitt, VW et d'autres observateurs comme une institution aux allures paternalistes n'était rien d'autre que le résultat du processus destructeur de l'esclavage dans la vallée du Zambèze. Accepter de parler des 'prazos' comme d'une institution protectrice alors que c'est au départ de ces 'prazos' que se firent les expéditions de chasse à l'esclavage, de pillage de l'or et de l'ivoire est une falsification aussi cynique de

l'histoire que celle qui présentait et justifiait les répressions sanglantes des révoltes d'esclaves comme une nécessité face à la violence 'inhérente' des esclaves.

La thèse des 'prazos' protecteurs n'est rien d'autre qu'une variante d'une autre thèse, bien connue aussi, des campagnes de 'pacification' qui accompagnèrent l'imposition et le maintien de la colonisation formelle. Ici, le colonisateur fut présenté comme le pacificateur alors que ce sont ses propres visées expansionistes qui mirent le feu aux poudres et ont été à la source des grandes guerres et des grands conflits de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle (surtout). Dans l'histoire de la colonisation tout comme dans celle de l'impérialisme, les classes qui se maintiennent au pouvoir par la violence institutionnalisée doivent justifier cette violence en attribuant la cause à ceux qui en furent toujours les victimes. La question de la production de la violence et des conséquences de cette production n'intéressent ni Newitt ni VW. Tout au contraire, Newitt, par exemple, tout en reconnaissant les violences perpétrées par les propriétaires des 'prazos' écrivit ce qui suit:

Dans la vallée du Zambèze, comme partout ailleurs dans le monde, le maintien de la loi et de l'ordre n'était pas toujours ce qui se disait, mais ici, sans trop poser de questions, je m'occuperai de la position officielle. (37)

### Les Paysans et les ouvriers

Comme l'a déjà fait remarquer un critique, (38) on ne sait pas très bien à la lecture de VW quelle est l'importance de ces deux classes sauf que, sur base des données des auteurs eux-mêmes, (tout le chapitre deux et une partie du chapitre six), eut lieu au cours des ans une différenciation sociale parmi la paysannerie --les afumo et nyakwawa qui souvent devenaient chefs parce qu'ils étaient riches-- mais aussi un processus extrêmement brutal de prolétarianisation. La différenciation parmi la paysannerie et la prolétarianisation, typiques de tous les processus de colonisation, furent au Mozambique le ré-

sultat d'une lutte à mort entre les producteurs indépendants et les compagnies de plantation. La contradiction entre les deux fut toujours aigüe non seulement parce que ces producteurs indépendants constituaient en fait cette main-d'oeuvre qui, de 1870 jusqu'aujourd'hui a constamment fait défaut, mais aussi parce que ces producteurs étaient compétitifs dans certaines cultures telles que le coton et le riz. <sup>(39)</sup> Compétitifs, bien sûr, parce que forcés de l'être par la force militaire et législative de l'Etat colonial.

Un des résultats de cette lutte à mort fut le recours toujours plus accentué aux migrants et une hiérarchisation féroce dont un groupe, en particulier, devait faire les frais --les Anguru-- capables, aux dires d'un fonctionnaire du Zambèze de manger n'importe quoi. (40) Autre conséquence inéluctable, et relevée par les auteurs eux-mêmes: destruction de la famille (ils devraient dire 'de ce qu'il restait de la famille après le broyage de l'esclavage') et détérioration des cultures alimentaires, la production d'arachide et de sésame disparaissant pour laisser place surtout au manioc, tubercule peu nutritive.

Face à cette situation, la SSE n'envisagea jamais sérieusement de procéder à la mécanisation du travail agricole. Les profits étaient utilisés ou pour l'acquisition d'autres unités de production (secteur sucrier ou autre) ou pour le maintien des usines. En concurrence avec l'industrie minière (Afrique du Sud, Rhodésie, Zambie et Congo) qui pouvait payer des salaires plus élevés, les compagnies de la région du Zambèze, ne voulant pas payer de hauts salaires n'avaient qu'un recours: fixer la force de travail à portée de la main.

En ce qui concerne la réaction des paysans et des paysans-prolétaires, les auteurs présentent une thèse totalement opposée à celle de A. Isaacman, un autre spécialiste de l'histoire de la même région et couvrant plus ou moins la même période historique. Pour VW, ce qui prédomine --on l'a déjà vu-- c'est la dépendance, presque

la gratitude. Pour Isaacman, par contre, ce qui prédomine, c'est une tradition de résistance. Comment peut-on expliquer cette divergence totale. Le dernier chapitre des ouvrages considérés fournit quelques éléments de réponse, parce que l'analyse de l'histoire récente démontre les prises de position politiques dans chaque travail.

### Le Mozambique de 1960 à 1977

C'est-à-dire plus ou moins du massacre historique de Mueda (16 juin) au 3ème Congrès du FRELIMO organisé deux ans après l'indépendance. Chez VW la situation héritée par le FRELIMO est difficile et peu favorable. Peu favorable, précisément parce que ce à quoi la population du Zambèze s'intéressait (pour les ~~payans~~ paysans travailler dans leurs champs, pour les ouvriers être bien traités par les compagnies) n'avait que peu de points communs avec les objectifs de FRELIMO. Par contre, pour A. Isaacman le FRELIMO rencontra en fait un terrain favorable parce que les populations du Zambèze avaient déjà réagi contre l'occupant Portugais. (41)

Les lecteurs des deux ouvrages seront en droit de se demander non seulement lequel des deux ouvrages présente l'interprétation la plus correcte, mais plus fondamentalement, ce que représente, pour les historiens professionnels, l'étude et l'interprétation de l'histoire du Mozambique. Un champ de joute pour vérifier, tester, disséminer des positions ou contre-positions idéologiques? Un salon de mode intellectuel où chacun cherche à parader son savoir-faire, ses dernières acquisitions savantes, ses dernières lectures? D'une façon ou d'une autre ce qui finit par résulter de ces pratiques, c'est une lobotomie de l'histoire du continent: elle perd toute sa dynamique interne.

Une fois encore, même en ce qui concerne l'histoire de FRELIMO, on constate que le ~~premier~~ ouvrage de Newitt avait déjà jalonné le chemin suivi par VW et dont il re-

- prendra lui-même le fil conducteur dans son second ouvrage. (42)

Le fait significatif du premier ouvrage de Newitt est qu'il ne mentionne pas du tout le FRELIMO. On y trouve plutôt deux allusions négatives. La première:

Homem (Vasco) a quitté le Zambèze en 1576, et depuis lors jusqu'en 1969 quand furent signés les contrats pour la construction du barrage de Cabora Bassa, il n'y a jamais eu de plan de développement économique pour la vallée du Zambèze et qui ait eu la moindre chance de succès. (43)

Affirmation d'ailleurs en partie contredite par VW. (42)

La seconde:

On peut probablement affirmer que depuis 1930 il n'y a pas eu de région plus déprimée et plus inerte en Afrique que la région de Zambézia, le Barué, Sofala; et le grand fleuve est probablement plus silencieux maintenant, plus dépourvu de trafic et de mouvement qu'à n'importe quel autre moment depuis 1.000 ans. Tout ceci pourrait être transformé par la construction du barrage de Cabora Bassa, mais ceci ne sera que dans le futur. (45)

Deux constatations s'imposent: en premier lieu l'ignorance délibérée de la lutte armée menée par le FRELIMO depuis 1964, ainsi que l'ouverture d'un front, qui échoua, dans la vallée du Zambèze. En deuxième lieu, l'auteur n'envisage le futur du Mozambique que dans la perspective de l'occupant alors que le FRELIMO, précisément à propos du barrage de Cabora Bassa avait développé des positions précises et opposées à celle de l'Etat colonial.

Clairement, pour Newitt, la lutte armée qui, en 1970 avait 6 ans bien sonnés ne représentait rien sinon, comme il l'affirmera dans la préface à son second ouvrage, "de la poussière idéologique", dont la retombée va permettre une vision plus claire du terrain. On ressent dans les deux paragraphes mentionnés plus haut la nostalgie amère des apologistes du colonialisme dont une des caractéristiques communes semble être de savourer le plaisir contradictoire, mais propre aux gérontocrates, de conjuguer le futur au temps passé pour mieux conjurer les forces du progrès.

Le silence éloquent de Newitt dans son premier ouvrage se transforme sous la plume de VW en une sournoise hostilité contre le FRELIMO. Cependant ce qu'il y a à critiquer n'est pas que la prise de position idéologique. On retrouve chez lui aussi l'utilisation sélective et arbitraire des sources disponibles. Par exemple, il est bien connu que durant la lutte armée, le FRELIMO a publié plusieurs périodiques dont les plus connus furent le Boletim informativo qui se transformera par après en Voz da Revolução, et Mozambique Revolution,<sup>(44)</sup> organes officiels et théoriques dont les lectures sont indispensables pour comprendre l'origine, la formation et les transformations du FRELIMO.

Il serait fastidieux d'inventorier ici tous les passages où les auteurs errent dans les faits et/ou dans l'interprétation. Le passage suivant est cependant caractéristique de l'interprétation tendancieuse des auteurs quand ils décrivent une des réactions des ouvriers face à l'arrivée du FRELIMO au pouvoir: "D'où la croyance qu'il n'est plus nécessaire de travailler puisque le FRELIMO nous laisse en paix!" (47) La déduction de l'inutilité de travailler est des auteurs et non des ouvriers. La même expression --le FRELIMO nous laisse en paix, nous apporte la paix-- a été rencontré lors d'un travail de recherche sur l'histoire de la classe ouvrière de Maputo par des ouvriers. Cette phrase "le FRELIMO nous laisse nous reposer ou nous fiche la paix" ne peut être comprise correctement que si l'on se rend compte de l'atmosphère carcéral que pouvait provoquer la combinaison de l'intensification du travail imposé par les entreprises coloniales et la répression policière de l'appareil étatique. Dans une interview faite par d'autres travailleurs, une ouvrière d'une entreprise de Maputo (FACOBOL), on retrouve presque mot pour mot la même expression de soulagement. Cette phrase signifie tout simplement 'enfin nous pouvons souffler! Pour la femme en question cela voulait dire qu'il était devenu possible, par exemple, de satisfaire

un besoin naturel sans être pénalisé ou être suivi par un garde-chiourme comme si elle était en prison. L'arrivée au pouvoir de FRELIMO signifiait aussi pour cette vieille ouvrière la fin des humiliations sexuelles auxquelles les femmes étaient coutumièrement soumises et qu'elles devaient accepter si elle ne voulaient pas perdre leur emploi. Avec le FRELIMO au pouvoir, cela signifiait aussi la fin des angoisses de se demander si l'on ne serait pas arrêté par la police avant d'arriver à la maison. (48) La déduction que VW attribuent aux ouvriers est typique de la mentalité des ex-colonisateurs pour qui les nègres n'étaient que des fainéants, mais qui utilisaient l'expression "travailler comme un nègre" pour décrire quelqu'un qui se tuait au travail. Et de toutes façons il est à présumer qu'il aurait été difficile aux auteurs de comprendre cet "enfin la paix" compte tenu du fait que cette paix protectrice, paternaliste venait, du moins selon eux, des entreprises comme la SSE.

En fait, compte tenu de la logique et des objectifs des auteurs qui est d'écrire une apologie des compagnies on ne peut que comprendre leur dépit face à l'arrivée au pouvoir du FRELIMO. Ce que les auteurs disent sur le FRELIMO par rapport aux ouvriers est, en fait, à l'honneur du FRELIMO. Chose d'ailleurs que les auteurs reconnaissent du bout des lèvres quand ils écrivent à la fin du livre:

La fin du travail forcé est un bénéfice énorme, mais aussi longtemps que les plantations languiront et que la production paysanne ne sera pas stimulée, il y a peu de signe annonciateur d'un changement des conditions de vie matérielle du lot des Africains de Quelimane. (49)

Reconnaissance contradictoire d'ailleurs puisqu'elle commence par reconnaître qu'il y a un énorme changement ajoutant tout de suite que si les choses continuent il n'y aura pas d'amélioration en vue.

Cela fait maintenant presque quatre ans que les compagnies étudiées par les auteurs ont été nationalisées par le gouvernement Mozambicain. (Novembre 1978) Le problème du manque de main-d'oeuvre n'a évidemment pas disparu, mais ce qui a changé c'est la recherche ou plutôt le principe de la recherche de solution. La préoccupation

centrale est de procéder à une planification qui permette une utilisation rationnelle de la main-d'oeuvre, une planification qui permette une augmentation de la productivité sans le complément typique de l'intensification de l'exploitation. Dans ce domaine, il semble que certains résultats ont déjà été atteints. (50)

### Inexactitudes et imagination. Histoire du FRELIMO

Les inexactitudes de cette section du chapitre neuf (pp. 393-403) sont tellement nombreuses que l'on ne sait pas très bien où commencer. Le premier Président du FRELIMO, Eduardo Mondlane, n'a pas obtenu son doctorat de l'université de Syracuse, mais de la Northwestern University. Il a enseigné dans la première. (51) NESAM ne signifie pas Nucleo dos Estudantes Moçambicanos, mais Nucleo dos Estudantes Secundarios Africanos de Moçambique. (52) Il y a effectivement quelqu'un qui s'appelle Antonio Joaquim Chipande (employé dans l'entreprise CICAD de Mueda, mais le Chipande qui est cité dans le texte est Alberto Joaquim Chipande, actuel Ministre de la Défense et frère du premier.

Outre ces erreurs, il faut noter comment les auteurs présentent le FRELIMO comme un instrument du Président Samora Machel. Toute l'histoire du FRELIMO est abordée comme si elle était le résultat de conflits personnels entre Samora Machel et Nkavandame, entre Samora Machel et Simango. Ils en profitent, au passage pour passer un jugement sur le Président Samora, le présentant comme un faiseur de mythes qui simplifie les choses et qui présente ses arguments dans un langage néo-Marxiste catéchisant et qui anticipe et rend toute discussion inutile. (53) Le tout sans documents à l'appui.

Il y a pire, si cela est encore possible. Comparer comme le font les auteurs les Aldeamentos de l'armée Portugaise aux villages communautaires est plus qu'une erreur, c'est un véritable travesti de l'histoire:

Ce que le FRELIMO a dit à propos des aldeamentos que c'était des camps de concentration soumis à la surveillance des agents de la Police Secrète et au travail forcé, se dit maintenant à propos de leurs villages communautaires. Ce serait exagéré de comparer les deux systèmes en détail... Mais il n'y a aucun doute que l'aspect de contrôle politique soit attrayant pour le FRELIMO. (54)

A ma connaissance, il n'existe pas de descriptions de villages communautaires établis par le FRELIMO, même parmi les plus malveillantes, les comparant aux camps de concentration que furent les aldeamentos Portugais durant la lutte de libération. Lors d'une visite (juillet-août 1981) à Cabo Delgado, une des anciennes zones libérées, le Secrétaire général du Comité Central et premier Secrétaire du parti pour les affaires économiques et la planification, M. Dos Santos déclarait que la population était libre de choisir de vivre ou de ne pas vivre dans les villages communautaires.

Par contre il est évident que pour Miguel Murupa, éditorialiste de Voz Africana à la solde des fascistes Portugais, tout comme pour Kaulza d'Arriaga, les aldeamentos étaient des instruments de civilisation, de développement économique, des havres de paix et de protection. (55) Euphémismes qui sont tous très loin de ce que les habitants de la province de Tete avaient coutume d'appeler des pissoirs de chèvres. (56)

En bref, des 'prazos' aux bantoustans en passant par les aldeamentos, c'est l'histoire de la rationalisation de la modernisation des régimes répressifs dans l'Afrique Australe que des historiens professionnels sont incapables ou (pire) refusent de voir comme telle. Consciemment ou non ceux-ci mettent leurs compétences au service de la perpétuation d'un régime minoritaire fasciste.

Il est intéressant de noter que pour M.D.D. Newitt, inspirateur des thèses de VW, ceux-ci se sont transformés à leur tour en sources primaires pour avancer une interprétation sur la nature du pouvoir mis en place par le FRELIMO :

Après l'indépendance il apparaît que FRELIMO n'avait qu'une faible compréhension des conditions prévalant dans les plantations ou des aspirations des ouvriers.

La plus grande erreur des Portugais (sic) fut son incapacité d'établir une chaîne de communication et de répondre aux sentiments et opinions des Africains. Il se peut que ce soit un legs qui a été passé à ses successeurs nationalistes. (57)

### Conclusion

La production de l'histoire est un acte éminemment politique malgré l'impression parfois laissée par les professionnels. Les historiens font partie intégrante des classes qui se confrontent aujourd'hui. Prétendre, comme certains d'entre eux font, à une objectivité universelle est un leurre. (58) L'objectivité des données ou des livres d'histoire est et ne peut qu'être une objectivité de classe.

Dans le contexte politique actuel de l'Afrique Austale où les puissances occidentales cherchent par tous les moyens à déstabiliser les régimes de la ligne de front, on ne doit pas s'étonner de rencontrer des historiens académiques qui par leurs travaux soutiennent activement ces entreprises.

Le Mozambique se trouve dans la position peu enviable d'être un état qui est dirigé par un parti soucieux de préserver une indépendance gagnée par la force des armes et déterminé à puiser dans sa propre expérience révolutionnaire les éléments de réponse aux contradictions et aux obstacles de toutes sortes qu'il rencontre sur son chemin. C'est une position qui antagonise ses ennemis idéologiques et irrite parfois certains de ses alliés tout en éludant parfois l'un ou l'autre écho favorable de la part même d'organes de presse que l'on penserait, à première vue voué à sa perte. Tel est le cas de cet article extrêmement favorable paru sur une page entière d'un journal Sud Africain (blanc) où on lit entre autres choses: "Sur les murs on rencontre encore (sic) des graffiti Viva FRELIMO, et le Marxisme à la Mozambique bien que didactique, ne semble pas autoritaire". (59)

Notes

- (1) C. Robinson, "Coming to terms: The Third World and the Dialectic of Imperialism", Race and Class, XXII, 1981, 4, p. 367. On y lit: The construct of Negro, unlike the older terms African, Moor Ethiope, suggested no situatedness in time, that is history, or space, that is ethno- or politico-geography? The Negro had no civilisation, no cultures, no religions, no history, no place and, finally, no humanity which might command consideration. The Negro constituted a marginally human group, a collection of Things of convenience for use and/or eradication.
- (2) Stipulé dans les status du FRELIMO.
- (3) Une constante qui se trouve dans pratiquement toutes les interventions des dirigeants du FRELIMO, depuis l'époque de la lutte armée jusqu'aujourd'hui.
- (4) Il est difficile de présenter un tri de tous les travaux, mais parmi ceux que l'on peut considérer comme implicitement ou explicitement favorables: A. Isaacman, A Tradição de resistência em Moçambique, O vale de Zambeze, 1850-1921, Afrontamento, Porto, 1979, originellement publié en anglais en 1976; T.H. Hendriksen, Mozambique: A history, London, 1978; J. Capela, Moçambique pelo seu povo, Afrontamento, Porto, 1974; W. Minter, Portuguese Africa and the West, New York, 1972; J. Paul, Mozambique: Memoirs of a Revolution, London, 1975; Pe. Antonio Vervaasdonck, ss. cc., Moçambique Ontem e Hoje, Rosendaal, 1976; Chris Searle, Beyond the Skin: How Mozambique is Defeating Racism, London, 1979, etc. Parmi les non-favorables: K. Middlemas, Cabora Bassa: Engineering and Politics in Southern Africa, London, 1975; M.D.D. Newitt, Portuguese Settlement on the Zambesi, London, 1973; et du meme auteur, Portugal in Africa, The Last Hundred Years, London, 1981. Pour une orientation bibliographique plus détaillée voir C. Darch, Escritos e Investigação sobre Moçambique, 1975-1980, Estudos Moçambicanos, n° 1, 1980.
- (5) B. Davidson, Africa Recolonized? Amistad, 2, New York, 1971, p. 256.
- (6) A noter aussi les interventions de Ph. Decraene (généralement peu suspect de sympathies Marxisantes),  
  
et surtout de J. Ziegler, Main basse sur l'Afrique, Paris, 1978.
- (7) W.G. Clarence-Smith, compte-rendu sur l'ouvrage dans le vénérable et respecté Journal of African History, 23, 1982, 1, pp. 133-4.
- (8) Leroy Vail, Landeg White, Capitalism and Colonialism in Mozambique: A Study of Quelimane District, London, 1980, p. 253. A partir d'ici en note VW.

- (9) VW, surtout les pages suivantes: 295-99, 325-332.
- (10) Sauf erreur, c'est le seul endroit du texte où les auteurs recourent aux italiques.
- (11) R.W. Fogel et S.L. Engerman, Time on the Cross, The Economics of American Negro Slavery, Toronto, 1974. Voir la critique fouillée que cet ouvrage a suscité: Paul David, Herbert Gutman, Richard Sutch, Peter Temin, Gavin Wright, Reckoning with Slavery, New York, 1976.
- (12) E. Mondlane, The Struggle for Mozambique, London, 1969, p. 87.
- (13) Amimu Baraka, The Motion of History, New York, 1978, pp. 65-72; K. Marx, Grundrisse, London, 1973, pp. 325-6; J. Depelchin, The Political Economy of Zanzibar, 1873-1914, unpublished paper, University of Dar es Salaam, Department of History, Secondary Schools Teachers Conference, Morogoro, 1976.
- (14) VW, pp. 299-301, 347-8.
- (15) Voir les photos 16b, 21a, 22, 24b, 28.
- (16) Voir celles reproduites dans le livre de B. Collin, J.B. Hornung, A Family Portrait, London, 1970.
- (18) VW, p. 368, note 12.
- (19) F. Fanon, Black Skins, White Masks, New York, 1967, p. 85.
- (20) A. Memmi, The Colonizer and the Colonized, New York, 1967, pp. 75-6.
- (21) E. Mondlane, Op. Cit., p. 37.
- (22) VW, p. 347.
- (23) A. Césaire, Return to My Native Land, London, 1969, pp. 64-5.
- (24) VW, pp. 3-4.
- (25) J. Head, State, Capital and Migrant Labour in Zambesia, Mozambique: A Study of the Labour Force of Sena Sugar Estates Limited, Ph. D. Thesis, University of Durham, 1980, p. 168, cité avec la permission de l'auteur.
- (26) J. Head, Op. Cit., pp. 164-66. — Evidence d'ailleurs mentionnée dans le texte de VW (p. 376, entre autres), mais suivie de conclusions différentes.
- (27) Ibid., p. 192.
- (28) B.M. Collin, Op. Cit., p. 58; VW, pp. 257-9.

- (28-a) Question remise dramatiquement à jour avec la réunion dirigée par le Président Samroa Machel avec les Mozambicains ayant collaboré avec les institutions répressives du régime colonial Portugais. Voir notamment sa remarquable intervention durant cette réunion dans le Noticias du 14.5. 1982.
- (29) Voir, par exemple, le travail de N. Swainson, The Development of Corporate Capitalism in Kenya, 1918-1977, London, 1980.
- (30) B.M. Collin, Op. Cit., p. 11.
- (31) VW, p. 79.
- (32) A. Lobato, Colonização Senhorial da Zambézia e outros Estudos, Lisboa, 1962; A. Isaacman, Mozambique: The Africanization of a European Institution, The Zambezi Prazos, 1750-1902, Madison, 1972; C. Serra, Os "Prazos da coroa" em Moçambique: contribuição para o estudo dos modos de produção coloniais, policopiado, Universidade Eduardo Mondlane, 1978; G. Papagno, La Questione dei Prazos da Coroa nel Mozambico alla fine del Secolo XIX, Torino, 1972.
- (33) M.D.D. Newitt, Portuguese Settlement..., p. 55.
- (34) VW, p. 346.
- (35) Ph. Charles, J.-L. Comolli, Free Jazz Black Power, Paris 1971, p. 134.
- (36) Ibid., p. 141.
- (37) M.D.D. Newitt, Portuguese..., p. 121.
- (38) W.G. Clarence-Smith, Op. Cit., p. 134.
- (39) VW, pp. 265-282.
- (40) Ibid., p. 351.
- (41) A. Isaacman, A Tradição,..., le dernier chapitre.
- (42) M.D.D. Newitt, Portugal in Africa, The Last Hundred Years, London, 1981.
- (43) M.D.D. Newitt, Portuguese..., p. 153.
- (44) VW, pp. 383-4.
- (45) M.D.D. Newitt, Portuguese..., p. 376.
- (46) Pour avoir une idée des sources Mozambicaines disponibles et accessibles sur le FRELIMO, voir C. Darch, As Publicações da FRELIMO: Um estudo preliminar, Estudos Moçambicanos, (2), 1981, 105-120.
- (47) VW, p. 391.

- (48) Interview déposée au Arquivo Historico de Mocambique, Historia da classe operaria, FACOBOL, Abril 1981.
- (49) VW, p. 403
- (50) Notícias des dates suivantes: 26.10.1979; 14.11.1979; 17.11.1979; 20.12.1979.
- (51) VW, p. 393.
- (52) Ibid., p. 395.
- (53) Ibid., p. 398.
- (54) Ibid., p. 399.
- (55) Sur cette question voir l'opinion de K. d'Arriaga, entre autres dans Voz Africana, 10.4.1979. Dans le même , Miguel Murupa, transfuge du FRELIMO, devait se singulariser par des éditoriaux en faveur de M. Caetano, des aldeamentos, ... de la position Américaine dans la guerre du Vietnam.
- (56) Communication personnelle de A. de Bragança. Voir aussi "Torture, Massacre and Destruction in Mozambique" Objective Justice (Quarterly Magazine Covering United Nations Activity Against Apartheid, Racial Discrimination and Colonialism), September 1973. Dans ce même numéro on trouve l'intervention de M. Dos Santos aux Nations Unies dont l'argument essentiel est que le colonialisme, le racisme et l'oppression sont consubstantiels.
- (57) M.D.D. Newitt, Portugal..., p. 228.
- (58) Typique de cette erreur, l'article, par ailleurs très stimulant de B. Jewsiewicki, "L'histoire-monument ou l'histoire-conscience, (compte-rendu sur l'Histoire d'Afrique de l'UNESCO), Canadian Journal of African Studies, 15, 1981, 3, pp. 548, 551. Cet article laisse à entendre que les historiens font classe à part. En outre, il est illogique de critiquer la jeune génération d'historiens et louer Ph. Curtin, J. Vansina alors que ce sont eux et leur problématique qui ont fait la pluie et le beau temps de l'historiographie Africaine des vingt dernières années.
- (59) Sunday Tribune (Durban), April 25, 1982, article de William Saunderson-Meyer intitulé "La Nouvelle bataille de FRELIMO."